

## MADAME OBERNIN

Ce roman a été vécu et je l'ai vu vivre, car ma camaraderie avec l'un de ses personnages n'est point une fiction : j'ai bien été le confident des amours de Robert.

Mais ce n'est point au collège de Nancy que j'ai connu celui dont le nom n'était pas Robert d'Autrey, comme ce n'est point à Strasbourg qu'il a fait son droit et qu'il a aimé madame Obernin qui ne s'appelait point ainsi ; comme ce n'est pas non plus à Remiremont qu'il a été sous-préfet.

Décidé à écrire ce roman qui s'était passé sous mes yeux ou que des lettres régulièrement reçues m'avaient raconté page par page, avec l'abandon d'un amant heureux d'écrire à un ami à qui il peut parler de sa passion, de ses espérances et de ses angoisses, de ses joies et de ses douleurs, je devais changer les noms des personnages aussi bien que ceux des pays, de même que je devais changer le dénouement de l'histoire vécue. Ces changements, je les ai faits avec une extrême réserve et en ser-

rant la vérité autant que possible sans la crier tout haut ; car, pour cette histoire, je n'avais pas à garder la discrétion à laquelle je m'applique dans tous mes romans : je croyais pouvoir être vrai, je l'ai été. Il me fallait une ville avec une faculté de droit, des étudiants, une vie mondaine ; j'ai pris Strasbourg, que j'ai été, à cette intention, étudier pendant un certain temps. Il me fallait une petite ville calme et aimable ; j'ai pris Remiremont. Il me fallait une ville d'eaux, j'ai pris Bade et Sultz. Quant au dénouement, inventé à la place de celui réalisé par Honorine avec une audace et un cynisme devant lesquels, moi, romancier, j'aurais reculé, il tient dans onze pages ; les trois cent soixante-dix qui précèdent ne sont que la mise en scène de la réalité.

Des reproches d'immoralité ont été faits à *Madame Obernin*. Je ne peux pas dire qu'ils ne soient pas justifiés en apparence ; mais je crois que la critique qui les a formulés eût été plus clémente si elle avait pu savoir que c'était à la vérité même qu'ils s'adressaient. L'immoralité je n'ai jamais cherché à la faire entrer dans mes romans, comme on sert un plat bien épicé, en vue de flatter le goût blasé du lecteur. Sans doute la méthode est commode et facile à employer, puisque bien souvent il n'y a que quelques mots à ajouter à une scène, un geste, une posture pour en faire un tableau provocant, qui poussera à la vente du livre. Elle ne m'a jamais tenté, et ce n'est point pour le plaisir de créer un personnage franchement vicieux, qui prendrait une belle place dans ma galerie, que j'ai montré ce type de femme, mais bien pour en peindre un que je trouvais bon de faire connaître,

alors surtout que je n'avais pas les doutes et les hésitations qui eussent pu m'arrêter devant *l'imaginé* et me faire craindre de tomber dans l'exagération du parti pris.

Quand on ne regarde pas les femmes ou les maîtresses de ses amis avec des yeux trop tendres, il n'est pas rare qu'on les regarde avec sévérité. Sévère, je l'ai été pour Honorine, et même jusqu'à la haine : j'ai haï sa duplicité, sa fourberie, sa lâcheté, sa froideur de glace qui n'était qu'un masque pour tromper les imbéciles, au nombre desquels je fus d'ailleurs un certain temps. Pendant les dix années que j'ai suivi leurs amours, j'ai pu l'étudier, et je reconnais que c'était le personnage le plus curieux auquel pût s'intéresser un romancier le jour où, par les confidences de son amant et par ce que j'observai moi-même, je sus ce qui se cachait derrière ce masque.

Dans leurs voyages à Paris, c'était dans mon appartement que se donnaient leurs rendez-vous. Que de choses m'a apprises mon chez-moi lorsque j'y rentrais après leur départ, que je n'ai pas dites et ne peux pas dire ! Tout ce que je tentai pour éclairer d'Autrey fut inutile ; il ne voyait pas par cela même qu'il ne voulait pas voir. Il fallait donc se taire ou se fâcher. Je ne me fâchai point, pensant qu'après tout c'est à nous à faire notre bonheur ou notre malheur, non à nos amis : il aimait, c'était assez pour m'arrêter.

C'est une mauvaise disposition que la sévérité chez un romancier qui doit regarder comme ses enfants tous ses personnages, les bons comme les mauvais. J'aurais persisté dans mes sentiments

pour Honorine que j'aurais écrit non un roman, mais un réquisitoire contre elle, ce qui n'a jamais été dans ma manière : présenter les faits et les caractères avec fidélité, sincérité, oui ; prêcher, conclure, non ; c'est l'affaire du lecteur, et la leçon se dégagera d'autant mieux pour lui qu'elle ne sera pas appuyée. Du jour où je commençai à bâtir le plan de ce roman, je vis Honorine à un point de vue différent en me plaçant au sien et non plus seulement à celui de d'Autrey. Je n'eus donc plus souci que de l'expliquer. De là certains détails qu'on a pu me reprocher et que je n'ai mis en lumière que parce qu'ils étaient indispensables, sinon à la marche du récit, au moins à la compréhension de ce caractère de femme, autrement intéressant, me semblait-il, que le récit lui-même.

Ce fut du jour de la rupture de ces amours que j'eus l'idée de les raconter. Mais quel journal voudrait publier ce roman compris et exécuté avec une extrême sincérité ? Le temps s'écoulait, lorsqu'un jour, pour un nouveau journal qui allait paraître, *La Presse libre*, on vint me demander ma collaboration. Je répondis, ce qui était vrai, que j'avais des engagements ailleurs.

— Ce que vous voudrez. . .

— C'est sincère, votre « ce que vous voudrez ? »

— Parfaitement.

— Eh bien ! alors, je ne dis pas non ; à vous de voir si vous direz oui. Depuis plusieurs années, j'ai l'idée d'un roman que je n'écris pas parce qu'il ferait hurler les abonnés du journal assez imprudent pour les publier. Vous qui n'avez pas encore d'abonnés, voulez-vous risquer l'aventure ?

— Signons tout de suite.

Ce fut ainsi que j'écrivis *Madame Obernin* en toute liberté et qu'elle parut, telle qu'elle avait été écrite, — sans un mot coupé ou arrangé.

Quelle ne fut pas ma surprise, quelques jours après la publication du volume, de trouver dans la *Revue des Deux-Mondes* un article qui, malgré certaines réserves, pouvait paraître élogieux, étant donné le ton habituel de la maison pour ceux qui n'en étaient pas !

Comment, la *Revue* admettait un roman de ce genre !

Je n'étais plus au temps déjà lointain où j'imaginai qu'on parle d'un livre dans un journal par bienveillance, par justice, parce qu'il a plu, pour le plaisir de dire ce qu'on en pense ; et quelques années d'expérience m'avaient appris que si un article a toujours sa raison d'être, cette raison bien souvent doit être cherchée en dehors de celles qu'un esprit simple serait disposé à trouver. La bienveillance ? Que viendrait-elle faire dans la mêlée littéraire ? Le plaisir de dire ce qu'on pense ? Mais à côté de ceux qui exercent un sacerdoce, est-ce que bien nombreux sont ceux qui prennent un plaisir sincère à établir la réputation d'un confrère qu'on coudoie tous les jours, et l'aider ainsi à occuper une place qu'on voudrait pour soi ? Ce confrère est un camarade qui vous rendra demain ce qu'on fait aujourd'hui pour lui, très bien ; mais s'il ne peut rien pour ni contre vous, n'est-ce pas duperie de s'occuper de lui ? Ennuyeux les succès des autres quand ils ne sont pas exaspérants, tandis qu'il est amusant de marquer son dédain par le silence quand

on ne veut pas aller jusqu'à l'hostilité déclarée. Mes idées là-dessus étaient si bien arrêtées, que chaque fois que je publiais un nouveau volume, au lieu d'augmenter les envois d'auteur, je les diminuais. A quoi bon écrire des dédicaces qui vont échouer sur les quais? Est-ce que ceux qui reçoivent des livres envoyés par les éditeurs les lisent? Si vous avez payé un livre, il y a des chances qu'il vous plaise, puisque vous avez été à lui pour une raison quelconque : titre, nom et réputation de l'auteur; mais « hommage de l'auteur » est-ce que cela constitue un choix, au contraire cela n'impose-t-il pas une corvée?

— Encore un, se dit-on, encore un mot assommant à écrire. Mais l'article sur ce fâcheux on ne l'écrit point, et il va s'entasser dans un coin avec beaucoup d'autres, en attendant que le bouquiniste vienne l'enlever pour quelques sous, en disant que : « Tout ça ne se vend point ».

Et puis, que produisent les articles quand ceux qui les signent manquent de l'autorité que donnent la conscience et le talent? Combien plus efficace est la propagande que fait le lecteur à qui a plu le livre qu'il vient d'acheter! Sincère, celle-là; pas de défiance, pas de dessous à craindre, pas de tromperie : « Avez-vous lu? — Non. — Eh bien! lisez. »

En partant de ces idées, je m'étais bien gardé d'envoyer *Madame Obernin* à la *Revue des Deux-Mondes*. Qu'en pouvais-je attendre? Ce n'était pas un roman dans le goût de son public, me semblait-il. L'article qu'elle lui consacrait avait donc tout pour m'étonner. Il eût été signé d'un nom brillant qu'avec l'infatuation naturelle à un auteur, je

me le serais plus facilement expliqué, comme témoignage spontané de sympathie que voulait me donner un esprit dégagé des mesquineries ordinaires. Pour être rares, ces marques de sympathie se rencontrent quelquefois; il n'y a pas que des indifférents, des jaloux et des envieux dans notre monde; je le savais aussi bien que personne. Mais, celui qui l'avait signé était tout simplement chargé des besognes courantes de la maison, des soins du ménage pour ainsi dire; et eût-il voulu, pour le plaisir de dire ce qu'il pensait, parler de mon roman, que bien certainement on ne lui eût pas permis. Il n'était rien dans l'affaire; la *Revue* était tout.

Alors?

Je n'eus pas longtemps à chercher; quelques jours après l'article, je reçus une lettre signée Buloz, qui me disait que « s'il entrait dans mes vues de publier un roman dans la *Revue*, il y serait accueilli avec plaisir ».

Ce qui entrait surtout dans mes vues à ce moment, c'était d'écrire un roman que j'avais depuis assez longtemps en tête, sans voir où le publier, non pour les mêmes raisons que *Madame Obernin*, mais pour d'autres tout aussi délicates, puisque cette fois, au lieu d'effaroucher les lecteurs vertueux, il pouvait les inquiéter dans leurs sentiments religieux. Puisque la *Revue* me demandait un roman, pourquoi ne pas essayer de lui faire prendre celui-là?

J'allai voir Buloz et lui expliquai *Un Miracle*, me réservant de lui indiquer un autre sujet si celui-là ne lui convenait point.

A mon grand étonnement, il l'accepta. A propos d'*Un Miracle*, je dirai comment il ne le publia point, non pour des raisons de religion mais simplement de boutique; mais il n'en reste pas moins ce fait que ce fut *Madame Obernin* qui lui donna la vie.